

Un Terroir Viticole au Brésil: changement et continuité A Viticultural Terroir in Brazil: Change and continuity

Renato De OLIVEIRA^{1*}, Jorge Ricardo DUCATI²

¹ Departamento de Sociologia

² Centro Estadual de Pesquisas em Sensoriamento Remoto e Meteorologia
Universidade Federal do Rio Grande do Sul, Av. Bento Gonçalves 9500 – CEP 91501-970
Porto Alegre, Brésil

*Corresponding author: renato@adufgrs.ufrgs.br

Abstract

The viticultural terroir at the Serra Gaúcha region, in Rio Grande do Sul State, Brazil, is analyzed under historical and sociological viewpoints, aiming to understand the origin of its characteristics, and the risks for its continuity. This work starts a multidisciplinary research project that, through a gain of comprehension of the regional Man-Nature dynamics, gives to a perception of which are the typical elements of this association, a key factor for its continuity.

Mots-clés: terroir, vitiviniculture (Brésil), vin et immigration.

Le contexte brésilien

La production viticole au Brésil est si ancienne que peu importante, au moins jusqu'à quelques décennies en arrière.

La vigne est arrivée aux nouvelles terres d'autre-mer du Royaume de Portugal quelques années après la Découverte, lorsque l'Amiral Martim Afonso de Souza, envoyé du Roi de Portugal, fonde la *Capitania* de São Vicente (actuel État de São Paulo), dans l'année 1532. Parmi les colons qui viennent avec lui, il avait des agriculteurs et vigneron avec leurs semilles, leurs instruments de travail et leurs cépages de vigne. Quelques années plus tard, il se produisait une bonne quantité de vin dans la région.¹

L'attachement des portugais à la culture de la vigne explique quelque chose là dessus. En plus, le catholicisme, qui faisait le seul et véritable critère de sélection des colons acceptés pour les autorités administratives des premiers temps de la Colonie, contribuait à la generalization d'une sensibilité positive envers le vin parmi les gens, ayant en vue son rôle central dans la symbologie chrétienne. Et pourtant, cet attachement et les inniciatives que le suivent ne furent pas suffisantes pour bâtir une véritable culture de la vigne et du vin.

Le caractère de l'occupation du nouveau pays explique cela. En contruisant une civilization bâtie sur la propriété de la terre en tant que base des privilèges de caste, sur l'esclavagisme en tant que technique d'exploitation économique et sur l'intégration / élimination des indigènes au domaine des seigneurs, selon l'analyse déjà classique de Gilberto Freyre², les portugais ont construit une colonie d'explotation typique entièrement orientée vers le marché mondial et une société entièrement à la portée de la volonté des *seigneurs*. Les *hommes libres*, c'est-à-dire ceux qui n'étaient pas des esclaves ni des seigneurs non plus, y étaient des *hommes pauvres*, qui ne produisaient pas vers le marché, puisqu'ils ne faisaient pas partie directe des rapports économiques dont les seigneurs étaient au sommet. Par contre, ils étaient soumis à la violence sociale constitutive de cette société, ce qui veut dire que sa liberté n'allait pas jusqu'à son autonomie.

¹ WITKOWKI, Federico – *El Vino*. Neuquén (AR), s. éd., 2005, p. 37.

² FREYRE, Gilberto – *Casa-Grande & Senzala*. São Paulo, Global Ed. (49ème éd.), 2004, chap. I. (Éd. Française : *Maîtres et Esclaves*).

Les rapports économiques internes étant marginaux du fait que la société était organisée en vue de la production vers l'extérieur, le vin, ainsi que tous les produits de consommation des masses qui pourraient réfléchir un certain dynamisme économique intérieur, était marginal lui aussi. Il faisait partie des bonnes moeurs de l'aristocratie, bien sur. Mais celle-ci pourrait compter sur l'importation des meilleurs vins du monde. Les classes sociales qui pourraient faire le marché d'une production interne n'avaient pas ni les ressources, ni le savoir vivre, ni la joie pour cela non plus. Déshérités, plus déshérités que le cher déshérité auquel, « un soir, l'âme du vin chantait dans les bouteilles »³, ces hommes libres, ainsi que les esclaves, au lieu de célébration de la vie avaient besoin d'évasion, ce qui était garanti par la *cachaça*, le triste produit de la distillation de la mousse fermentée du jus de canne à sucre, dont le charme contemporain ne doit pas nous faire oublier que son origine repose sur la liesse, la monotonie et la misère matérielle et morale des rapports sociaux du Brésil profonde. *Cachaça* dont le parfum, tout de même, amène a des « fragrances d'une autre nature dont aucune expérience antérieure (d'un étranger) permet de qualifier; brise des forêts alternant avec des parfums de serre, quintessence du royaume végétal dont la fraîcheur spécifique aurait être concentrée de façon a se traduire à travers une ivresse olfactive, dernière note d'un accord puissant, arpeggé comme s'il était question de fusionner simultanément les temps successifs des arômes diversement sucrés. Les seuls qui pourront comprendre celà sont ceux qui ont mis leur nez au coeur d'un piment exotique récemment éventré, après avoir respiré, en quelque bistrot du *sertão* brésilien, la tordue mélasse et noire du *fumo de rolo*, des feuilles du tabac fermentées et roulées comme des cordes de plusieurs mètres de longueur ; et qui peuvent donc, dans l'union de ces arômes frères, rencontrer cette Amérique qui fût l'unique a tenir son secret pendent des millénaires. »⁴ D'est-à-dire, évasion aux atavismes les plus profondes.

Quelques vignobles fûrent introduits au cour du XIX^{ème}, surtout dans le Sud-Est et dans le Sud du pays, les régions qui commencèrent à presenter une dynamique sociale et économique plus au moins distincte du binôme *Maîtres et Esclaves*. Mais le vin y produit, en plus de sa qualité plus que discutable, se défrontait avec toutes sortes des « vins artificieux », non rare avec des « formules secretes », beaucoup plus étendus au point de vue de la consommation, et dont les conséquences sur la santé des consommateurs était l'objet des manifestations continuelles de la part des milieux médicaux.⁵ Pendant une grande partie du XX^{ème}, lorsque la société brésilienne gagne des allures de modernité dans des villes que présentent une croissance considérable, *vin* et *vin artificiel* seront des termes synonymes avec une mystique tout à fait négative : on ne savait pas vraiment ce qu'une bouteille pourrait amener dedans. Plus que connaisseurs, ceux qui le bûvaient étaient, en quelque sort, des gens à part.

Le terroir viticole de la Serra Gaúcha

Le changement de cette situation a eu lieu dans l'État du Rio Grande do Sul, et son agent fût le colon italien qui arrive à la région à partir de 1875.

L'immigration italienne au Rio Grande do Sul a été très étudiée. La région qu'ils ont occupé, située dans les montagnes au nord de la capital de l'État, Porto Alegre, étant une région avec des villes très organisées et avec un haute niveau de vie du fait même de cette immigration, il est compréhensible que beaucoup de ces études ont contribué pour la constitution d'une certaine idéologie de l'immigration. Les traits essentiels de cette idéologie sont le « type social » de l'immigrant et son « l'héritage culturel », des traits qui auraient été décisifs pour le surmontage des difficultés initiales (très lourdes, bien sur !), ainsi que pour les caractéristiques positives de la société résultante, distincte des autres régions brésiéliennes d'ailleurs. Selon cette idéologie, le vin sérail un complément naturel et indispensable de ces traits, en faisant partie de l'héritage culturel des immigrants. Or, la réalité historique n'a pas été si naturel que ça.

³ BAUDELAIRE, Charles – *L'âme du vin*.

⁴ LÉVY-STRAUSS, Claude – *Tristes Tropiques*. (Traduit de l'édition portugaise [Lisbonne, s/d, Edições 70, p. 72-73]).

⁵ OLIVEIRA, Renato de – *Éthique et Médecine au Brésil* (Thèse de doctorat). Lille, Atelier National de Reproduction des thèses, 1997.

Tout d'abord, l'immigration européenne non portugaise au XIX^{ème}., c'est-à-dire allemande et italienne et, dans un moins degré, polonaise, a été très planifiée par l'Empire brésilien, en suivant, pour celà, l'orientation de la Couronne portugaise dès la fin du XVIII^{ème}. Selon cette orientation, dans l'impossibilité d'occuper les terres des Provinces du Sud, plus menacées dans la dispute Portugal – Espagne sur les terres du Nouveau Monde, il serait convenable d'éviter des immigrants des pays qui pourraient menacer la souveraineté portugaise sur le Brésil, c'est-à-dire Angleterre, France et Hollande parmi d'autres. Allemagne et Italie étaient alors cités comme origine préférentiel pour des nouveaux venants, et l'Empire avait envoyé ses agents à ces deux pays pour attirer des potentiels candidats à l'immigration.

Ceci fait, une grande partie des immigrants n'avaient pas aucune expérience avec le travail agricole et même de la vie rurale. Il avait parmi eux une grande proportion des artisans et ouvriers urbains qui, ayant en vue les conditions des nouvelles régions, se sont vu obligés d'accepter « l'opportunité » d'un travail agricole, parfoi même une parcelle de terre pour s'y installer avec leurs familles et garantir leur survivance jusqu'à des meilleurs temps. Plusieurs d'entre eux ont cherché à bâtir ces « meilleurs temps » en associant leur travail agricole avec l'exercice d'un métier d'artisan dans le domaine du bois, du fer, de la mécanique, du cuir, etc. Celà a été à l'origine de tout un réseau d'activités industrielles à petite échelle qui a été la base de la diversité économique de l'État du Rio Grande do Sul, dont certaines ont évoluée jusqu'à se constituer, dans nos jours, dans des entreprises modernes et très performantes.

Ce phénomène, pourtant, ne serait pas possible si le plan d'installation des immigrants par les autorités de la Province, ainsi que du Gouvernement central, n'avait pas quelques directrices fondamentales : l'interdiction de l'utilisation du travail esclave pour les immigrants, l'implantation d'un modèle de petites propriétés rurales capables d'être exploitées par une famille, ainsi que l'appui des rapports économiques rationnels parmi les grands propriétaires et les immigrants dans les régions déjà occupées. Cela dit, ayant ou non cet objectif, les autorités d'un pays très arriéré dans le domaine économique, sociale et politique, ont constitué les bases de développement d'une classe moyenne rurale qui aujourd'hui fait la différence de la société brésilienne des États du Sud. Ces bases certainement ont été décisives pour compenser les atavismes culturels des individus soumis à des siècles de domination seigneuriale, ainsi qu'à la pauvreté et même à la misère dans leurs pays d'origine.

Quoique on peut dire, par rapport aux immigrés d'origine italienne, qu'ils avaient la culture du vin (plus que tout, l'habitude de boire du vin), cela ne veut pas dire que la masse des immigrés de cette origine était prête à transformer les houtes terres du Rio Grande do Sul dans un terroir viticole. Ils étaient prêts à exploiter et profiter les oportunités locales, ce qui est tout une autre chose. Quanto à leurs besoins d'alcool, ils pourraient tout simplement suivre leurs prédécesseurs allemands, qui, auant arrivé une trentaine d'années en avant, avaient déjà incorporé la *cachaça* dans leurs habitudes, surtout dans les couches moins réussies, *cachaça* qui avait pris le nom traditionnel des spiritueux chez eux, *schnaps*. La culture de la vigne en vue de la consommation familiale était une habitude chez un grand nombre des familles italiennes, bien sur, mais cela ne veut pas dire qu'elle était une activité capable d'éveiller des expectatives économiques concrètes. D'ailleurs, à côté de ceux qui ont améné des cépages d'Italie, plusieurs italiens s'aprovisionaient des cépages chez les allemands, qui pratiquaient eux aussi la viticulture à consommation familiale.

Cela dit, nous pensons que les racines historiques du terroir viticole des montagnes du Rio Grande do Sul (la *Serra Gaúcha*) reposent sur deux facteurs. D'abord, le fait que les italiens ont pris un retard de quelques décennies par rapport aux allemands dans leur arrivé. C'est-à-dire, lorsqu'ils ont arrivé les terres des vallées plus proches à la capitale de la province, celles plus propres à l'agriculture aussi, étaient déjà ocupées. En plus, depuis une trentaine d'années d'existence des pôles de colonisation allemande aux côtes de Porto Alegre, placés aux marges dans un réseau de fleuves navigables se rencontrant dans le même delta où se situe le port de la Capitale, ou se bénéficiant des anciennes routes des exploiters du bétail, il y avait déjà tout un réseau d'activités économiques et industrielles qui satisfaisait les besoins de la capitale et les alentours. Entrer en concurrence avec ce réseau était

pratiquement impossible. Il n'avait pas de routes dans les terres montaigneuses, et, surtout, le terrain très accidenté représentait une énorme difficulté à l'agriculture avec les faibles ressources techniques disponibles. Or, il fallait profiter le réseau économique déjà existant avec un produit peu exigeante en termes agricoles et capable de supporter les avatars du transport. Le vin y était.

La culture du vin chez les italiens a été très importante, bien sur, mais les circonstances de l'économie locale ont été décisives. D'ailleurs, plus au nord, dans le voisin État de Santa Catarina, des colons italiens commencèrent aussi à produire du vin dans la ville de Urussanga, ce qui a contribué à associer « italiens » et « vin » dans l'imaginaire de la population du Sud brésilien. Et pourtant, la faible intégration économique de cet État à l'époque, ainsi que le développement d'un pôle de minération très importante dans la région, y ont étouffé un possible terroir viticole.

Le deuxième facteur a été le profil sociologique de l'établissement des immigrés, axé sur la propriété individuelle destinée à l'exploitation familiale (22 – 35 ha en moyenne). Cela dit, des individus formés, au point de vue culturel et psychologique, dans l'ambiance politique tendue de la fin de l'absolutisme européen, et qui voyaient leurs ambitions de liberté et autonomie personnelle étouffées par des milieux sociaux rétrogrades, trouvaient au milieu des brumes, des forêts et de l'incertitude de cette Amérique le rêve d'une terre à eux, sur laquelle ils bâtirent leurs familles, leur liberté et leur autonomie. En outre, la vie pourrait désormais avoir un *sens*.

On trouve des signes de ce *sens* au milieu même des difficultés des premiers temps, lorsque les colons d'une même ethnie se regroupent dans un même village et bâtissent ensemble les symboles de leur identité commune : l'école pour les enfants, la petite chapelle, la salle des fêtes publiques – des lieux d'investissement d'énergie collective dans le futur de tous, de célébration de la spiritualité et de célébration profane de la vie auxquels tous adhèrent *volontairement*. Dans l'arrière-fond, le travail vécu en famille comme lien pratique de la *communauté*. Tout cela garantit, pour les adhérents à cette vie communautaire, un premier ébauche de vie publique, capable de contrecarrer les tendances plus délétères d'un individualisme dont la perte des liens de l'ancien régime européen, accru des appels à la force et à la détermination personnelle pour affronter les perils du nouveau pays, pourraient effacer tous les bornes. Voici les éléments qui forment ce nouveau "espace géographique délimité, dans lequel une communauté humaine construit, au cours de son histoire, un savoir collectif de production, fondé sur un système d'interactions entre un milieu physique et biologique et un ensemble des facteurs humains"⁶, cet-à-dire ce nouveau *terroir*.

Le sens de ce terroir, pourtant, n'était pas vécu comme tel pour tous les immigrés dès le début. Tout au contraire, les difficultés du nouveau pays – soit les difficultés dues à la nature, soit celles concernant l'adaptation à une société encore en formation, avec ses instabilités politiques et son potentiel de violence – ont réanimé le sentiment de frustration venu du vieux pays et accru dans une voyage que a fait même beaucoup des victimes. Ce sentiment de frustration s'est débordé dans un rapport très amère avec la vigne et le vin : celle-là vécue comme une dimension de plus du travail pénible de tout le temps et tous les jours ; celui-ci étant vu comme un produit de plus à être commercialisé dans une ambiance hostile, dont les rapports du commerce n'étaient pas encore des rapports de civilité manifeste. Au point de vue de la consommation personnelle, au point de vue de la consommation personnelle le vin lui aussi, et surtout son sous-produit, la *graspa*, étaient des paradis artificiels, en somme, des artifices d'évasion.

Le paysage viticole de ces premiers temps réfléchit cela : des vignobles plus au moins sauvages, des techniques agricoles rudimentaires, presque aucun souci de qualité. Le récipient typique de commercialisation pendant des décennies, le *garrafão* équivalent à 5 litres, était le symbole d'une stratégie commerciale qui cherchait à s'imposer à travers la quantité de produit à bas prix en dépit de la qualité, en exploitant un marché néophyte. Pour beaucoup d'incrédules qui n'acceptaient pas de boire ce type de vin, c'était l'image même de la tromperie. L'effort de quelques entrepreneurs et leaders qui cherchaient à changer les moeurs se heurtait à cette ambiance presque hostile au bon vin.

⁶ Texte distribué au VI Congrès des Terroirs Viticoles, Montpellier, 2006

Finalement, les statistiques de santé publique témoignaient les ravages que la consommation sans critère faisait dans les couches moins fortunées de la population.

La dynamique souterraine du terroir finit pour s'imposer pourtant. Elle trouve ses agents dans une génération des descendants des premiers immigrants – des petits-fils pour la plupart – qui ont su s'opposer aux tendances plus négatives de la frustration collective sans perdre les liens de la tradition. Leur action commence par la technologie : des nouvelles cépages et méthodes de culture, des techniques plus performantes de vinification, l'introduction d'une véritable oenologie, ainsi que des nouvelles stratégies commerciales presque pédagogiques auprès du public – en somme, il fallait expliquer de quoi il s'agit le vin.

Le résultat est rien de moins qu'espectaculaire, et le paysage viticole témoigne cela : une vraie préoccupation d'aménagement du territoire, un souci esthétique, des villes très organisées et la préservation des anciennes traditions de la communauté aux côtés des vignobles que dessinent un paysage qui éveille des sentiments d'harmonie, dont la Vallée des Vignobles (*Vale dos Vinhedos*), première région agricole à production d'origine contrôlée reconnue au Brésil, est l'un des meilleurs témoins. L'une des polémiques qui accompagnent cette modernisation témoigne l'aspect humain du terroir ancré au cœur même des vignobles : la polémique interminable sur les désavantages de la méthode de conduction des vignes en Latada, un mode de conduite horizontal en treille de type «fermé», qui subsiste dans le paysage comme un véritable patrimoine culturel.

Cette transformation, que remonte aux débuts des années 70 du siècle dernier, accompagne les transformations en cours dans la viti-viniculture à l'échelle mondiale, bien sûr, surtout la montée de la production et de la qualité des vins de l'ainsi appelé Nouveau Monde. Et pourtant, ce qui impose les caractéristiques d'un terroir à la région de la *Serra Gaúcha* est le fait que là-bas les transformations ont été le résultat de l'action des vigneronnes locales, qui ont su absorber les innovations sans perdre leur identité locale. Cette identité s'est même imposée aux désavantages naturels de la région, tout en donnant un sens économique nouveau à une activité qui semblait sombrer dans les arrières du développement économique.

Celle-ci se manifeste aujourd'hui par le fait que, aux côtés de quelques maisons qui se sont imposés en tant que des grandes entreprises du secteur, ainsi qu'à la pertinence des vigneronnes traditionnelles qui cultivent des variétés locales du type Lambrusca, on assiste aujourd'hui à une vraie prolifération des petites entreprises qui cherchent la typicité locale dans la production avec *Vitis vinifera*. C'est-à-dire, le vin attire de plus en plus des petits et moyens entrepreneurs qu'y voient un lien avec la région en tant que base des nouvelles stratégies commerciales.

Les risques qui pèsent sur la continuité d'un terroir

Et pourtant, il y en a des risques, qui sont loin d'être dépréciables. Le principal, à notre avis, c'est le succès même de ce terroir, dont le risque se manifeste par l'essor des activités économiques liées au tourisme.

La région viticole du Rio Grande do Sul est l'une des principales destinations touristiques au Brésil. Le vin y fait le charme d'attraction principal, bien sûr, mais ce qui attire de plus en plus des touristes c'est le mode de vie des habitants, associé aux paysages peu communes dans d'autres régions brésiliennes – y compris le paysage viticole. Or, la standardisation des produits locaux, y compris du vin, au goût du tourisme, c'est-à-dire des stratégies commerciales de celui-ci et de ses agents, peut faire sombrer les caractéristiques d'un terroir très fragile après tout, dont l'occupation humaine est très récente dans des termes historiques et sociologiques. Les difficultés de la vitiviniculture locale, compte tenu des difficultés de climat, peuvent amener beaucoup des entrepreneurs à voir plus des chances économiques dans l'exploitation du tourisme *associé* au vin – tout en laissant que celui-ci soit réduit à une image vide de lui-même, quelque chose de plus ou moins faux, comme le sont, de reste, tous les produits à consommation du tourisme des masses.